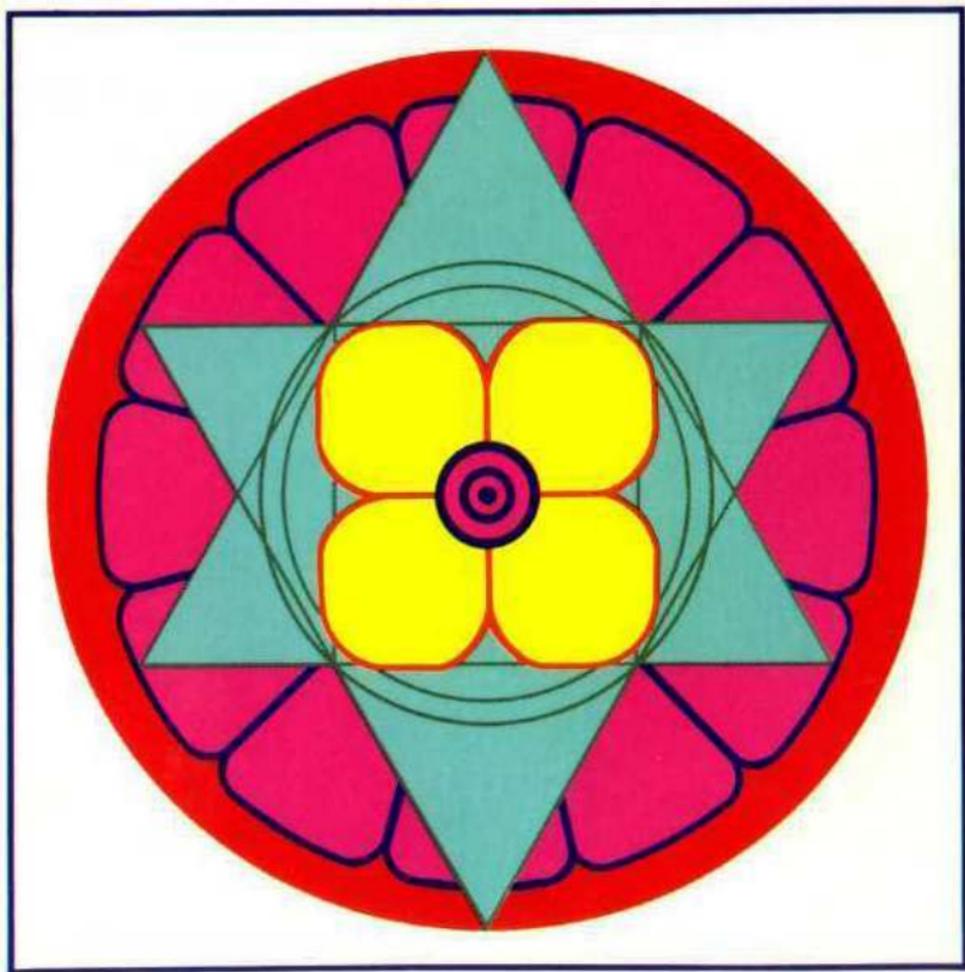


Inde

Aperçus et pensées

Shrî Aurobindo



Spiritualités vivantes

Albin Michel

SHRI AUROBINDO

Aperçus et Pensées

Préfaces par JEAN HERBERT

ÉDITIONS ALBIN MICHEL

Éditions Albin Michel, 1976. 22, rue Huyghens, 75014 Paris.

ISBN 2-226-00389-4

Traduction par D. BONARJEE *et* JEAN HERBERT

APERÇUS ET PENSÉES

Traduction par « La Mère »

APERÇUS ET PENSÉES	2
Préface.....	3
Le but	7
La joie d'être.....	8
L'homme, le purusha	9
La fin	10
La chaîne	10
Divers	12

Préface

Shrî Aurobindo naquit à Calcutta en 1872, de père et mère bengalis. De 1879 à 1893, il fit en Angleterre des études exclusivement occidentales, sans aucun contact avec la culture de son pays natal. Pendant ces quatorze années, il acquit une vaste connaissance de la littérature, de l'histoire et de la culture de l'Europe. Il connaît à fond le grec et le latin, possède admirablement le français, lit Dante et Goethe dans le texte original. Quant à son anglais, il ne le cède en précision et en pureté à celui d'aucun auteur contemporain. C'est en anglais qu'il a écrit la presque totalité de son œuvre philosophique. Grâce à ce contact intime et prolongé avec l'Occident, notre façon de comprendre, de réagir, de raisonner, d'envisager les différents problèmes, n'a plus de secrets pour lui. C'est ce qui lui permet de nous parler dans une langue qui nous soit accessible, de nous présenter des idées sous une forme telle que nous puissions les comprendre. Loin de mépriser — comme le font souvent les grands sages de l'Orient — ce que la civilisation occidentale a de matérialiste, il y voit une contribution importante et utilisable au progrès d'ensemble de l'humanité tout entière.

De 1893 à 1906, il occupa divers postes dans l'administration de l'état de Baroda, et se plongea dans l'étude de la culture et de la philosophie hindoues, du sanskrit et de diverses langues de l'Inde. Il y acquit une maîtrise telle que son interprétation de la forme et du fond des grands classiques indiens : Védas, Upanishads, Bhagavad-Gîtâ, fait autorité dans l'Inde, même auprès de ceux qui n'acceptent pas son système philosophique.

En 1906, il entra ouvertement dans l'arène politique, où il exerçait déjà depuis 1902 une profonde influence. Il fut l'un des fondateurs et l'un des grands chefs du mouvement nationaliste au Bengale pendant la période tragique de 1906 à 1910. Il opéra une véritable transformation dans la pensée et l'opinion de toute l'Inde, notamment par les différents périodiques qu'il publia (Bande Mataram, Karmayogin, Dharma). Plusieurs fois arrêté et poursuivi pour son activité politique, il fut toujours acquitté. En 1908-1909, il fit cependant un an de prison préventive.

En 1910, il se retira dans l'Inde française, à Pondichéry, où il a résidé sans interruption depuis cette époque. Il cessa complètement toute activité politique, refusa à plusieurs reprises la présidence du Congrès de l'Inde, et se consacra exclusivement à sa discipline spirituelle, à son Yoga, qu'il suivait depuis plusieurs années déjà.

Les Aperçus et Pensées sont la première œuvre de Shrî Aurobindo qui paraisse en librairie en français. Ils donnent en peu de pages, sous une forme concise et pénétrante, les idées fondamentales et essentielles de la philosophie de Shrî Aurobindo. Chacun d'eux fournirait matière à des développements abondants.

Le lecteur français y trouvera beaucoup d'opinions, de conceptions, qui ne lui sont pas familières, et qui d'abord le surprendront. Mais l'important dans un livre, ce n'est pas ce qu'on y accueille d'emblée avec plaisir parce qu'on était prêt à l'accepter, qu'on y reconnaît sa propre pensée et qu'on éprouve ainsi une certaine satisfaction d'amour-propre — c'est bien plutôt la pensée nouvelle qui donne un choc au lecteur, l'oblige à se recueillir dans la réflexion et lui procure ainsi un enrichissement véritable.

Celui qui voudra lire et critiquer ces aphorismes avec sa raison raisonnante y trouvera un stimulant puissant, une nourriture riche et saine, une gymnastique salubre, un profit considérable, mais celui qui veut en extraire tout le suc devra les méditer dans le silence, avec tout son être, et non pas seulement avec ses facultés intellectuelles.

En effet, ce n'est pas à l'élément purement intellectuel que l'auteur attache le plus d'importance ou qu'il s'adresse essentiellement. Il fait appel à des couches beaucoup plus profondes de notre être. Comme tous les grands représentants de la philosophie hindoue, il considère la compréhension intellectuelle isolée comme une chose incomplète, stérile et desséchée. Le philosophe est resté pour lui « l'ami de la sagesse », et plus encore le « sage », celui qui cherche et applique dans la pratique des règles de vie permettant à l'individu de parvenir, par un développement méthodique de tout l'être, à un épanouissement toujours plus vaste et plus complet. Dans son enseignement, la parole, la pensée mentale, sont surtout un des véhicules, très insuffisant d'ailleurs, pour la transmission de la force, de l'inspiration, du désir de progresser. Elles sont pour lui ce qu'est le bistouri pour le chirurgien, un moyen et jamais un but. Shrî Aurobindo est avant tout un homme pratique, qui s'occupe des réalités et ne se laisse pas griser par des mots.

Pour lui comme pour ses grands prédécesseurs, la philosophie et la vie ne font qu'un; le vrai philosophe, c'est Socrate et non le savant exégète de pensées conçues et vécues par d'autres. Mais alors que — jusqu'à Vivekânanda tout au moins — la plupart des grands systèmes de l'Inde conduisaient à fuir la vie quotidienne dans son aspect habituel, Shrî Aurobindo se rapproche de nos conceptions éthiques et religieuses qui — théoriquement en tout cas — se proposent de laisser l'homme dans le monde et de faire intervenir le Divin dans les faits de la vie matérielle.

Non seulement il réalise cette immense synthèse des deux conceptions, mais encore, voyant plus loin, allant plus loin, il veut s'élever sur un plan de conscience d'où il puisse faire descendre le Divin aussi bien dans le corps matériel et la vie physique que dans l'esprit, le cœur et l'âme. Le corps n'est plus pour lui la cage dont il faut s'échapper, c'est un aspect de la création tout aussi indispensable, respectable et digne d'attention que les autres. Même si elle est plus rebelle à la purification, plus attachée à l'égoïsme, la matière n'en est pas moins destinée à

devenir une manifestation parfaite du Divin sous toutes ses formes.

Le terrain conquis par Shankarâchârya, par Bouddha, par Shrî Râmakrishna et par tous les autres grands maîtres spirituels est le port d'où s'embarque Shrî Aurobindo pour une nouvelle conquête au profit de l'humanité. Son Yoga peut vraiment être dit intégral, car il utilise toutes les voies ouvertes par des yogas déjà connus, non pas en les juxtaposant, mais en les fondant en un nouvel ensemble.

Devant cette prodigieuse tentative, la plus audacieuse peut-être que l'homme ait jamais conçue, la critique ne peut que rester muette. Mais, comme Vivekânanda, Shrî Aurobindo estime que l'expérience destinée à rester unique est sans valeur, et que le Maître que ses disciples ne peuvent imiter est aussi stérile que l'arbre sans fruits. Aussi aide-t-il certains privilégiés à l'accompagner dans la mesure de leurs moyens. Seuls ceux qui, dans un immense élan, dans un entier don d'eux-mêmes, dans un effort terriblement ardu et obstiné, ont suivi Shrî Aurobindo dans sa marche vers le but qu'il s'est assigné, peuvent avoir une expérience suffisante pour se faire une opinion. J'ai la bonne fortune de connaître plusieurs membres de ce groupe, qu'entouré le respect de l'Inde tout entière. Tous, hommes et femmes, jeunes et vieux, qu'ils soient artistes, négociants, philosophes, ingénieurs, poètes, médecins, moines ou fonctionnaires, quels que soient leur race, leur religion ou leur pays d'origine, ont en tout cas une confiance intime suffisamment absolue dans le chemin tracé par leur gourou pour consacrer toute leur vie à cette recherche. Dans les occupations les plus diverses, sous la direction incessante et minutieuse du Maître, ils travaillent patiemment, intensément, à s'élever jusqu'au Divin, et à installer le Divin dans toutes les parties, dans tous les détails, dans tous les recoins de leur être physique, de leur esprit intellectuel, de leur subconscient, de leur volonté, de leurs aspirations, de leur activité.

*Moins favorisé en cela que Râmakrishna, Vivekânanda et Gandhi, Shrî Aurobindo n'a pas encore trouvé son Romain Rolland. Ce dernier a pourtant pressenti l'importance capitale de l'œuvre entreprise par Shrî Aurobindo, de qui il dit dans un de ses livres (Romain Rolland, *La Vie de Vivekânanda et l'Évangile universel*) :*

« Ainsi se parfait la fusion de la connaissance la plus complète avec l'action la plus intense, dans l'Inde religieuse, savante et héroïque qui ressuscite. Et le dernier de ses grands Rishis tient dans ses mains, tendu, l'arc de l'Élan créateur. »

Et je suis persuadé que si notre grand compatriote avait continué son admirable série de « L'Inde vivante », il en aurait consacré le cinquième volume à Shrî Aurobindo.

Pondichéry, février 1937.

Jean HERBERT.

Le but

Quand nous avons dépassé les savoirs, alors nous avons la connaissance. La raison fut une aide ; la raison est l'entrave.

Quand nous avons dépassé les velléités, alors nous avons le pouvoir. L'effort fut une aide; l'effort est l'entrave.

Quand nous avons dépassé les jouissances, alors nous avons la béatitude. Le désir fut une aide ; le désir est l'entrave.

Quand nous avons dépassé l'individualisation, alors nous sommes des personnes réelles. L'ego fut une aide ; l'ego est l'entrave.

Quand nous dépasserons l'humanité, alors nous serons l'homme. L'animal fut une aide ; l'animal est l'entrave.

Transforme ta raison en une intuition ordonnée ; que tout en toi soit lumière. Tel est ton but.

Transforme l'effort en un flot régulier et souverain de force d'âme ; que tout en toi soit force consciente. Tel est ton but.

Transforme la jouissance en une extase continue et sans objet ; que tout en toi soit félicité. Tel est ton but.

Transforme l'individu divisé en la personnalité mondiale ; que tout en toi soit divin. Tel est ton but.

Transforme l'animal en le conducteur des troupeaux ; que tout en toi soit Krishna. Tel est ton but.

* * *

Ce que je ne puis faire maintenant est le signe de ce que je ferai plus tard. Le sens de l'impossibilité est le commencement de toutes les possibilités. C'est parce que cet univers temporel était un paradoxe et une impossibilité que l'Éternel l'a créé hors de son être.

L'impossibilité n'est qu'un ensemble de plus grandes possibilités non encore réalisées. Elle voile un état plus avancé et un voyage non encore accompli.

Si tu veux que l'humanité progresse, jette bas toute idée préconçue. La pensée ainsi frappée s'éveille et devient créatrice. Sinon elle se fixe dans une répétition mécanique qu'elle confond avec sa vraie activité.

Tourner sur son axe n'est pas le seul mouvement de l'âme humaine. Il y a aussi la gravitation autour du soleil d'une illumination inépuisable.

Prends d'abord conscience de toi-même au dedans, puis pense et agis. Toute pensée vivante est un monde en préparation ; tout acte réel est une pensée manifestée. Le monde matériel existe parce qu'une idée commença de jouer dans

la conscience divine.

La pensée n'est pas essentielle à l'existence et n'en est pas la cause, mais c'est un instrument du devenir : je deviens ce que je vois en moi-même. Tout ce que la pensée me suggère, je puis le faire ; tout ce que la pensée révèle en moi, je puis le devenir. Telle devrait être la foi inébranlable de l'homme en lui-même, car Dieu demeure en lui.

Notre travail n'est pas de toujours répéter ce que l'homme a déjà fait, mais de parvenir à de nouvelles réalisations et à des maîtrises inespérées. Le temps, l'âme et le monde nous sont donnés comme champ d'action ; la vision, l'espoir et l'imagination créatrice nous tiennent lieu d'inspirateurs ; la volonté, la pensée et le labeur sont nos tout efficaces instruments.

Qu'y a-t-il de nouveau que nous ayons à accomplir? L'amour, car jusqu'à présent nous n'avons accompli que la haine et notre propre satisfaction ; la connaissance, car jusqu'à présent nous n'avons réussi qu'à faire erreur, percevoir et concevoir ; la félicité, car jusqu'à présent nous n'avons accompli que le plaisir, la douleur et l'indifférence ; le pouvoir, car jusqu'à présent nous n'avons accompli que la faiblesse, l'effort et une victoire sans fruit ; la vie, car jusqu'à présent nous n'avons réussi qu'à naître, grandir et mourir ; l'unité, car jusqu'à présent nous n'avons accompli que la guerre et l'association. En un mot, la divinité ; nous refaire à l'image du Divin.

La joie d'être

Si Brahman n'était qu'une abstraction impersonnelle, contredisant éternellement le fait apparent de notre existence concrète, l'annihilation serait la correcte fin de l'affaire ; mais l'amour, la joie et la conscience de soi doivent aussi entrer en ligne de compte.

L'univers n'est pas seulement une formule mathématique destinée à élaborer la relation de certaines abstractions mentales appelées nombres et principes, pour aboutir finalement à un zéro ou à une unité vide ; il n'est pas non plus simplement une opération physique incarnant une certaine équation de forces. C'est la joie d'un Dieu amoureux de lui-même, le jeu d'un enfant, l'inépuisable multiplication de soi d'un poète enivré par l'extase de son propre pouvoir de création sans fin.

Nous pouvons parler du Suprême comme d'un mathématicien traduisant en nombres une somme cosmique, ou d'un penseur qui résout par expérimentation le problème de la relation des principes et de la balance des forces. Mais nous devrions aussi parler de lui comme de l'amant, du musicien des harmonies particulières et universelles, de l'enfant, du poète. Le côté de la pensée n'est pas suffisant ; le côté de la joie doit aussi être entièrement saisi ; les idées, les forces, les existences, les principes sont des moules creux, à moins qu'ils ne soient remplis par le souffle de la joie de Dieu.

Ces choses sont des images, mais tout est une image. Les abstractions nous donnent la conception pure des vérités de Dieu ; les images nous donnent leur réalité vivante.

Si l'idée embrassant la force engendra les mondes, la joie d'être engendra l'idée. C'est parce que l'Infini conçut en lui-même une joie innombrable que les mondes et les univers prirent naissance.

La conscience d'être et la joie d'être sont les premiers parents. Elles sont aussi les ultimes transcendances. L'inconscience est seulement un intervalle d'évanouissement de la conscience ou son obscur sommeil ; la douleur et l'extinction de soi ne sont que la joie d'être se fuyant elle-même afin de se retrouver ailleurs et autrement.

La joie d'être n'est pas limitée dans le temps ; elle est sans fin ni commencement. Dieu sort d'une forme seulement pour entrer dans une autre.

Après tout, qu'est Dieu ? Un enfant éternel jouant à un jeu éternel dans un éternel jardin.

L'homme, le purusha

Dieu ne peut cesser de se pencher vers la nature, ni l'homme d'aspirer à la divinité. C'est la relation éternelle du fini avec l'infini. Quand ils semblent se détourner l'un de l'autre, ils reculent pour préparer une rencontre plus intime.

Dans l'homme, la nature du monde redevient consciente de soi afin de faire le plus grand saut vers son possesseur. C'est ce possesseur que, sans le savoir, elle possède, que la vie et la sensation, tout en le possédant, nient et, tout en le niant, cherchent. La nature du monde ne connaît pas Dieu seulement parce qu'elle ne se connaît pas elle-même; quand elle se connaîtra elle-même, elle connaîtra une joie d'être sans mélange.

Le secret est la possession dans l'unité et non la perte dans l'unité. Dieu et l'homme, le monde et l'au delà deviennent un quand ils se connaissent l'un l'autre. Leur division est la cause de l'ignorance, de même que l'ignorance est la cause de la souffrance.

Tout d'abord l'homme cherche aveuglément, et il ne sait même pas qu'il cherche son Moi divin ; car son point de départ est l'obscurité de la nature matérielle et même quand il commence à voir, il est longtemps aveuglé par la lumière qui croît en lui. Dieu aussi ne répond qu'obscurément à sa tentative ; il recherche l'aveuglement de l'homme et en jouit comme des mains d'un petit enfant qui tâtonne vers sa mère.

Dieu et la nature sont comme un garçon et une fille qui jouent, amoureux l'un de l'autre. Ils se cachent et s'enfuient quand ils s'aperçoivent, afin de se chercher, de se pourchasser, de se capturer.

L'homme est Dieu se cachant de la nature pour pouvoir la posséder par la lutte, l'insistance, la violence, la surprise. Dieu est l'homme universel et transcendant qui, dans l'être humain, se cache à sa propre individualité. L'animal est l'homme déguisé sous une peau poilue et marchant à quatre pattes. Le ver est l'homme se tortillant et rampant vers le développement de son humanité. Même les formes brutes de la matière sont l'homme dans un corps à peine ébauché. Toutes choses sont l'homme, le Purusha.

Car que voulons-nous dire par homme ? Une âme incréée et indestructible qui s'est logée dans un mental et un corps constitués de ses propres éléments.

La fin

La rencontre de l'homme et de Dieu doit toujours signifier une pénétration, une entrée du divin dans l'humain et une immersion de l'homme dans la Divinité. Mais cette immersion n'a pas la nature d'une annihilation. L'extinction n'est pas l'aboutissement de toute cette recherche et cette passion, cette souffrance et cette extase. Le jeu n'aurait jamais commencé si telle devait en être la fin.

La joie est le secret. Apprends la joie pure et tu apprendras Dieu.

Qu'est-ce donc qui fut le commencement de toute l'affaire ? L'existence qui se multiplia pour la seule joie d'être et qui plongea dans d'innombrables milliards de formes afin de pouvoir se retrouver elle-même innombrablement.

Et quel en est le milieu ? Une division qui fait effort vers une unité multiple, une ignorance qui peine vers un flux de lumière variée, une douleur qui travaille vers le contact d'une extase inimaginable. Car toutes ces choses sont des formes obscures et des vibrations perverses.

Et quelle sera la fin de toute l'affaire ? Si le miel pouvait se goûter lui-même et goûter toutes ses gouttes à la fois, et si toutes ses gouttes pouvaient se goûter l'une l'autre, et chacune goûter le rayon entier comme elle-même, telle serait la fin pour Dieu, l'âme de l'homme et l'univers.

L'amour est la tonique, la joie est la mélodie, le pouvoir est l'accord, la connaissance est l'exécutant, le tout infini est à la fois le compositeur et l'auditoire. Nous ne connaissons que les discordances préliminaires, qui sont aussi terribles que l'harmonie sera grande ; mais nous arriverons sûrement à la fugue des divines béatitudes.

La chaîne

Le monde tout entier aspire à la liberté, et pourtant chaque créature est amoureuse de ses chaînes. Tel est le premier paradoxe et le nœud inextricable de notre nature.

L'homme est amoureux des liens de la naissance ; ainsi il est pris dans les liens

complémentaires de la mort. Dans ces chaînes il aspire à la liberté de son être et à la maîtrise de l'accomplissement de soi.

L'homme est amoureux du pouvoir ; c'est pourquoi il est soumis à la faiblesse. Car le monde est une mer de vagues de force qui se précipitent continuellement l'une sur l'autre ; celui qui veut chevaucher la crête d'une vague doit s'évanouir sous le choc de centaines d'autres.

L'homme est amoureux du plaisir ; aussi doit-il subir le joug du chagrin et de la douleur. Car la félicité sans mélange n'existe que pour l'âme libre et sans passion ; mais ce qui dans l'homme est à la poursuite du plaisir, est une énergie qui souffre et qui peine.

L'homme est affamé de calme, mais il est aussi assoiffé des expériences d'un mental agité et d'un cœur troublé. Pour son esprit la jouissance est une fièvre, le calme une inertie monotone.

L'homme est amoureux des limitations de son être physique, et cependant il voudrait avoir aussi la liberté de son esprit infini et de son âme immortelle.

Et quelque chose en lui éprouve une curieuse attraction pour ces contrastes. Ils constituent pour son être mental le côté artiste de la vie. Ce n'est pas seulement le nectar, mais le poison aussi, qui attirent son goût et sa curiosité.

Il existe une signification à toutes ces choses et une délivrance de toutes ces contradictions. Dans ses combinaisons les plus folles, la nature suit une méthode, et ses nœuds les plus inextricables ont leur solution.

La mort est la question que la nature pose continuellement à la vie, pour lui rappeler qu'elle ne s'est pas encore trouvée elle-même. Sans l'assaut de la mort, la créature serait liée pour toujours à une forme imparfaite de vie. Poursuivie par la mort, elle s'éveille à l'idée d'une vie parfaite et en cherche les moyens et la possibilité.

La faiblesse place la même épreuve et la même question devant les forces, les énergies et les grandeurs dont nous nous glorifions. Le pouvoir est le jeu de la vie ; il en montre le degré et fournit la valeur de son expression. La faiblesse est le jeu de la mort poursuivant la vie dans son mouvement et insistant sur la limite de l'énergie qu'elle a acquise.

Par la douleur et le chagrin la nature rappelle à l'âme que le plaisir dont elle jouit n'est qu'une faible indication de la réelle joie de l'existence. Chaque souffrance, chaque torture de notre être contient le secret d'une flamme d'extase en comparaison de laquelle nos plus grandes jouissances ne sont que des lueurs vacillantes. C'est ce secret qui crée l'attraction de l'âme pour les grandes épreuves, les souffrances et les expériences terribles de la vie, que notre mental nerveux abomine et fuit.

L'agitation et le prompt épuisement de notre être actif et de ses instruments sont

l'indication de la nature que le calme est notre vrai fondement et que l'excitation est une maladie de l'âme. Par la stérilité et la monotonie du simple calme, la nature nous indique que le jeu des activités sur cette ferme base est ce qu'elle attend de nous. Dieu joue à jamais et ne s'agite pas.

Les limitations du corps sont un moule ; l'âme et l'esprit doivent se déverser en elles, les briser et les refaçonner constamment en de plus vastes limites, jusqu'à ce que soit trouvée la formule d'accord entre le fini des unes et l'infini des autres.

La liberté est la loi de l'être dans son unité illimitable, maître secret de toute la nature. La servitude est la loi de l'amour dans l'être qui se donne volontairement au service du jeu de ses autres « moi » dans la multiplicité.

C'est quand la liberté travaille dans les chaînes et quand la servitude devient une loi de la force et non de l'amour, que la vraie nature des choses est déformée et que le mensonge gouverne Faction de l'âme dans l'existence. La nature part de cette déformation et joue avec toutes les combinaisons qui peuvent en découler avant de lui permettre d'être rectifiée. Ensuite elle rassemble l'essence de toutes ces combinaisons en une nouvelle et riche harmonie d'amour et de liberté.

La liberté vient d'une unité sans limites, car tel est notre être véritable. Nous pouvons gagner en nous-mêmes l'essence de cette unité ; nous pouvons aussi devenir conscients de son jeu en union avec tous les autres. Cette double expérience est le dessein complet de l'âme dans la nature.

Ayant réalisé en nous-mêmes l'unité infinie, alors nous donner au monde est liberté parfaite et empire absolu.

Infinis, nous sommes affranchis de la mort, car la vie devient un jeu de notre existence immortelle. Nous sommes affranchis de la faiblesse, car nous sommes la mer tout entière jouissant des myriades de chocs de ses vagues. Nous sommes affranchis du chagrin et de la douleur, car nous apprenons à harmoniser notre être avec tout ce qui le touche et à trouver en toute chose l'action et la réaction de la joie de l'existence. Nous sommes affranchis de la limitation, car le corps devient un jouet de l'esprit infini et apprend à obéir à la volonté de l'âme immortelle. Nous sommes affranchis de la fièvre du mental nerveux et du cœur, et cependant nous ne sommes pas liés à l'immobilité.

L'immortalité, l'unité et la liberté sont en nous et y attendent notre découverte ; mais pour la joie de l'amour, Dieu en nous sera toujours la multitude.

Divers

Certains pensent qu'il est présomptueux de croire à une Providence particulière ou de se considérer comme un instrument dans les mains de Dieu. Mais je trouve que chaque homme a une Providence spéciale et je vois que Dieu manie la pioche de l'ouvrier et babille dans le petit enfant.

La Providence n'est pas seulement ce qui me sauve du naufrage dans lequel tous les autres ont péri. La Providence est aussi ce qui m'arrache ma dernière planche de salut, tandis que tous les autres sont sauvés, et me noie dans l'océan désert.

La joie de la victoire est quelquefois moindre que l'attraction de la lutte et de la souffrance ; pourtant le laurier, et non la croix, doit être le but de l'âme conquérante.

Les âmes qui n'aspirent point sont les échecs de Dieu, mais la nature est contente et aime à les multiplier, parce qu'elles lui assurent sa stabilité et prolongent son empire.

Ceux qui sont pauvres, ignorants, mal nés et mal éduqués ne sont pas le troupeau vulgaire. Le vulgaire est tous ceux qui sont satisfaits de la mesquinerie et de l'humanité moyenne.

Aide les hommes, mais ne les prive pas de leur énergie. Dirige et instruis-les, mais aie soin de laisser intactes leur initiative et leur originalité. Prends les autres en toi-même, mais donne-leur en retour la pleine divinité de leur nature. Celui qui peut le faire est le guide et le gourou.

Dieu a fait du monde un champ de bataille et l'a rempli avec le piétinement des combattants et les cris d'un grand conflit et d'une grande lutte. Voudrais-tu dérober sa paix sans payer le prix qu'il a fixé ?

Méfie-toi d'une apparence de succès parfait ; mais quand, après avoir réussi, tu trouves encore beaucoup à faire, réjouis-toi et avance, car le labeur est long jusqu'à la réelle perfection. Il n'y a pas d'erreur plus engourdissante que de prendre une étape pour le but ou de s'attarder trop longtemps à une halte.

* * *

Partout où tu vois une grande fin, sois sûr d'un grand commencement. Quand une douloureuse et monstrueuse destruction épouvante ton esprit, console-le avec la certitude d'une vaste et grande création. Dieu est là, non seulement dans la petite voix tranquille, mais aussi dans le feu et dans la tempête.

Plus la destruction est grande, plus libres sont les chances de création ; mais la destruction est souvent longue, lente et oppressive, la création souvent tarde à venir et son triomphe est interrompu. La nuit revient à mainte reprise, et le jour s'attarde ou semble même avoir été une fausse aurore. Ne désespère donc point, mais veille et travaille. Ceux qui espèrent avec violence sont prompts à désespérer. N'espère ni ne crains ; mais sois sûr du dessein de Dieu et de ta volonté d'accomplir.

La main du divin artiste œuvre souvent comme si elle n'était pas sûre de son génie ou de ses matériaux. Elle semble toucher, essayer et laisser, ramasser et rejeter, ramasser encore, peiner et échouer, raccommoier et rapiécer. Les

surprises et les déceptions sont le régime de son travail, avant que tout ne soit prêt. Ce qui était choisi est rejeté dans l'abîme de la réprobation. Ce qui était rejeté devient la pierre d'angle d'un puissant édifice. Mais derrière tout cela il y a l'œil assuré d'une connaissance qui surpasse notre raison et le sourire sans hâte d'une infinie capacité.

Dieu a tout le temps devant lui et n'a pas besoin d'être toujours pressé. Il est certain de son but et de son succès et n'hésite pas à briser cent fois son œuvre pour l'amener plus près de la perfection.

La patience est la première grande leçon nécessaire, mais pas la lourde lenteur à se mouvoir du timide, du sceptique, du fatigué, de l'indolent, du faible ou de celui qui est sans ambition ; c'est la patience pleine d'une force calme et concentrée qui veille et se prépare pour l'heure des grands coups rapides, peu nombreux mais suffisants pour changer la destinée.

Pourquoi Dieu martèle-t-il son monde avec tant d'acharnement, le piétine et le pétrit-il comme de la pâte, le jette-t-il si souvent dans un bain de sang et dans l'embrasement infernal de la fournaise ? Parce que l'humanité dans son ensemble est encore un vil, grossier et dur minerai, qui autrement ne serait jamais fondu ni mis en forme. Tels les matériaux, telles les méthodes. Que le minerai se laisse transmuier en un métal plus noble et plus pur, et les procédés de Dieu envers lui seront plus doux et plus bénins, les usages qu'il en fera plus dignes et plus favorables.

Pourquoi Dieu a-t-il choisi ou fabriqué de tels matériaux, quand il pouvait choisir dans l'infini des possibilités ? A cause de son idée divine qui voyait devant elle non seulement beauté, douceur et pureté, mais aussi force, volonté et grandeur. Ne méprise pas la force et ne la hais point à cause de la laideur de certaines de ses faces, et ne pense pas non plus que seul l'amour est Dieu. Toute perfection parfaite doit avoir en elle quelque chose du héros et même du titan. Mais la plus grande force naît de la plus grande difficulté.

* * *

Tout changerait si l'homme consentait une fois à être spiritualisé. Mais sa nature mentale, vitale et physique se révolte contre la loi supérieure. Il aime son imperfection.

L'esprit est la vérité de notre être. Dans leur imperfection, le mental, la vie et le corps sont ses masques ; mais dans leur perfection ils seraient ses formes. Etre spirituel ne suffit pas ; cela prépare un certain nombre d'âmes pour le ciel, mais laisse bien la terre où elle est. Un compromis n'est pas non plus le chemin du salut.

Le monde connaît trois genres de révolutions. Les matérielles ont de puissants résultats ; les morales et intellectuelles sont infiniment plus vastes dans leur horizon et plus riches dans leurs fruits ; mais les spirituelles sont les grandes semailles.

Si les trois changements pouvaient coïncider dans un parfait accord, une œuvre sans défaut serait accomplie. Mais le mental et le corps de l'homme ne peuvent contenir parfaitement un fort envahissement spirituel ; la plus grande partie est gaspillée, et beaucoup du reste perverti. Dans notre sol, de nombreux labours intellectuels et physiques sont nécessaires pour obtenir un petit résultat d'un vaste ensemencement spirituel.

Chaque religion a aidé l'humanité. Le paganisme a augmenté dans l'homme la lumière de la beauté, la largeur et la hauteur de la vie, la tendance vers une perfection multiforme. Le Christianisme lui a donné une vision de charité et d'amour divins. Le Bouddhisme lui a montré un noble moyen d'être plus sage, plus doux, plus pur ; le Judaïsme et l'Islam, comment être religieusement fidèle en action et zélé dans sa dévotion pour Dieu. L'Hindouisme lui a ouvert les plus vastes et les plus profondes possibilités spirituelles. Ce serait une grande chose si toutes ces vues de Dieu pouvaient s'embrasser et se fondre l'une dans l'autre ; mais le dogme intellectuel et l'égoïsme culturel barrent le chemin.

Toutes les religions ont sauvé un certain nombre d'âmes, mais aucune n'a encore été capable de spiritualiser l'humanité. Pour cela ce n'est pas le culte et la croyance qui sont nécessaires, mais un effort soutenu, englobant tout, de développement spirituel propre.

Les changements que nous voyons dans le monde aujourd'hui sont intellectuels, moraux, physiques, dans leur idéal et leur intention. La révolution spirituelle attend son heure et pendant ce temps fait surgir ses vagues par-ci par-là. Jusqu'à ce qu'elle vienne, le sens des autres changements ne peut pas être compris ; et jusqu'à ce moment-là toutes les interprétations des événements présents et toutes les prévisions de l'avenir humain sont choses vaines. Car sa nature, sa puissance et son arrivée sont ce qui déterminera le prochain cycle de notre humanité.